

## Présentation de Silvana Presa

Je ne répèterai pas ici ce que j'ai déjà dit dans mon livre; je tiens seulement à souligner un ou deux aspects qui me sont particulièrement chers.

Avant tout, je pêche d'immodestie, mais je voudrais souligner l'idée centrale de ma recherche, c'est-à-dire que Cerlogne est un intellectuel authentique, à part entière, doté de tous les instruments culturels de son milieu, qui était un milieu cultivé, vivace, ouvert. Si, durant sa vieillesse il joue souvent le rôle du petit jongleur, du rimeur d'occasion, cela ne signifie pas qu'il soit dépourvu d'une grande culture.

Dans *Les Étapes de la vie*, Cerlogne se présente parfois comme le poète ingénu et souriant du terroir. Mais il s'agit là d'une interprétation tendancieuse et rassurante. Elle contraste en effet avec plusieurs données : sa production littéraire révèle la finesse de son esprit et de sa culture ; sa correspondance avec un grand nombre d'intellectuels italiens et étrangers démontre un haut niveau de réflexion ; son inclination à la recherche le porte à expérimenter plusieurs genres d'écriture et à donner de la cohérence aux énigmes de l'existence.

Second point : la mission de toute sa vie a consisté à réaliser un projet culturel, c'est-à-dire donner une certaine dignité au monde rural en le faisant entrer dans le domaine de la littérature, et ce avec la langue de ce même monde rural. Mais cette langue n'existait pas : il existait un patois qui était, comme on le sait, oral. Il fallait inventer de toutes pièces une langue écrite, donc inventer des artifices linguistiques, essayer une normalisation du patois qui constitue un point de repère pour ceux qui voudraient le suivre dans la voie de la production écrite.

Mais pourquoi faire cela ? Durant sa longue vie, Cerlogne est le spectateur de nombreux événements socio-politiques ; ce sont tous des changements qui constituent une altération de la représentation qu'il a de la société valdôtaine idéale,

c'est-à-dire d'une société qui, après la Restauration, vivait à l'abri du « retour à l'ordre ». J'ai essayé de mettre en relation ces phénomènes avec la biographie de Cerlogne, et de faire ressortir ses stratégies pour faire face au déséquilibre que la modernisation engendrait dans le monde rural valdôtain.

Cerlogne connaît les dangers qui menacent la Vallée d'Aoste, ses valeurs, donc sa langue. Il ne voit qu'une issue : une révolution culturelle qui rende cultivé ce qui, par définition, ne l'est pas.

Il s'évertue donc à élever la ruralité à une haute dimension, en gardant toutefois ses aspects spécifiques, en premier lieu sa langue – une langue, naturellement, qui ressemble au patois oral, mais qui est en fait une autre langue –. C'est la recherche assidue, très pénible, d'une vie. Il a raison de refuser l'aide du chanoine Bérard qui lui dit : « passe-moi tes pièces, je les normalise à ma guise ». Comme si les efforts qu'il a déployés pendant tant d'années n'avaient eu comme but que l'invention de *sa propre* norme !

Ses essais de représenter le monde valdôtain dans une langue qui lui soit propre et qui soit, en même temps, un outil universel, ont abouti à la production d'instruments normatifs tels que la *Petite Grammaire* et le *Dictionnaire*, qui ont ouvert en Vallée d'Aoste la voie à la recherche sur l'écriture du patois. Mais son travail a produit des résultats originaux dans la production littéraire, là où Cerlogne a dû concilier, en partant de zéro, le problème poétique avec celui linguistique, pour réaliser une expérience jamais tentée auparavant en Vallée d'Aoste.

Et, dans mon essai, je soutiens le caractère non populaire de cet écrivain ; je veux, dans la seconde partie, démontrer qu'il est un constructeur d'idées et d'images. Pour lui l'écriture est sûrement pour lui un motif d'attraction, mais en même temps elle est l'occasion pour conserver le patrimoine linguistique et pour donner visibilité à la beauté et à la vérité de cet monde de paysans humbles mais pas nécessairement pauvres. Il écrit donc *pour* le peuple, qu'il aime, et *à la place* du peuple.

En dépit de ses peines, il croyait que le patois aurait très vite été englouti par le piémontais. Heureusement il s'est trompé, puisque le patois est parlé et fort apprécié encore de nos jours. À quoi cela est – il dû ? À Cerlogne, je crois, au moins en partie, grâce au fait qu'il ne s'est pas limité à enregistrer l'existant, mais il a élevé le patois à une autre dimension.